John Carter Brown
Library
Brown University

DISSERTATION N.° 420.

Sur les Fièvres rémittentes pernicieuses qui régnèrent épidémiquement au Port-au-Prince français, dans les Hôpitaux des blessés, pendant les mois de Germinal, Floréal et Prairial an 11,

Présentée conformément à l'art. XI de la loi du 19 Ventose an 11, et soutenue à l'École de Médecine de Paris, le 27 Ventose an 13,

Par G. REYNAUD, de Toulouse,

(Département de la Haute-Garonne.)

Ancien Élève national de l'École de Médecine de Montpellier, Ex-Chirurgien de première classe aux Armées d'Egypte et de Saint-Domingue.

Cognitio morbi est materia remediorum.
GALIEN.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'École de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 406.

AN XIII. (1805.)

PRÉSIDENT,

M. DUBOIS.

EXAMINATEURS,

MM. LASSUS.
LECLERC.
LEROY.
PELLETAN.
PERCY.

RPJCB

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MESSIEURS

DESGENETTES ET LARREY,

Membres de l'Inspection générale du service de santé des armées de terre;

Comme un témoignage de respect et de reconnaissance.

G. REYNAUD.

DISSERTATION

Sur les Fièvres rémittentes pernicieuses qui régnèrent épidémiquement au Port-au-Prince français, dans les Hôpitaux des blessés, pendant les mois de Germinal, Floréal et Prairial an 11.

AVANT-PROPOS.

Le 7 germinal de l'an 11, MM. les officiers de santé en chef de l'armée de Saint-Domingue m'ordonnèrent de diriger, au Port-au-Prince, le service chirurgical de l'hôpital Bel-Air. Cet établissement pouvait contenir trois cents blessés. Placé sur un morne qui domine la ville, il pouvait recevoir sans obstacle les effets bienfaisants de la brise de terre et de mer : l'air était constamment renouvelé et rafraîchi. Ce vaste bâtiment, construit en bois, était entouré d'une galerie couverte, qui le défendait des ardeurs du soleil ; l'administration des hôpitaux, surveillée par les officiers de santé, avait soin d'entretenir dans les salles, et parmi les malades, une grande propreté; les fournitures des lits étaient neuves; les aliments de bonne qualité, et, malgré ces avantages, les fièvres rémittentes de mauvais génie y régnaient épidémiquement.

Les grands ravages que faisaient ces maladies parmi les blessés, fixèrent particulièrement mon attention. Ardemment desireux d'en connaître le caractère, d'en suivre la marche, d'en saisir les divers traits, les mutations et les formes, je me livrai tout entier à l'observation. Je notai les circonstances les plus saillantes qui se présentaient journellement dans ma pratique chirurgicale; je les comparai entr'elles; je plaçai sur la même ligne celles qui se liaient par des rapports. Des observations nouvelles me firent apercevoir de nouveaux faits, qui se trouvaient également enchaînés par des rapports analogues. Par cette méthode analytique, je ne tardai pas à fixer leur vrai caractère : je reconnus en outre qu'elles étaient contagieuses.

Le venin contagieux fut, à certaines époques, si actif et si pénétrant, que les officiers de santé et les personnes destinées à servir les malades, échappèrent difficilement à sa maligne influence.

L'histoire que je vais donner de ces fièvres, qui intéressèrent tout-à-la-fois le système gastrique et le système nerveux, est d'autant plus remarquable, que leur vrai caractère avait été méconnu, et leur traitement par conséquent manqué. Je fus, peut-être, le premier chirurgien de première classe, qui, après un travail et une observation soutenus, déterminai leur marche, leur génie pernicieux, et fixai une méthode de traitement plus avantageuse. Les succès nombreux que j'obtins, me prouvèrent que mon travail et mes peines n'avaient pas été infructueux. Si j'étais parvenu à ces résultats heureux, je ne les devais qu'aux connaissances que j'avais puisées dans les ouvrages des meilleurs médecins cliniques, et à la certitude que j'avais que la chirurgie doit être constamment éclairée par la médecine : ce sont deux sœurs qu'il est dangereux de séparer; leur union ne peut qu'être avantageuse à l'art de guérir.

Si le chirurgien ne fait consister ses connaissances que dans le mécanisme de son état, et le talent de bien faire une opération, il n'est alors qu'artiste. Négligeant les connaissances médi-

cales, il ne peut prévoir, éloigner, guérir les maladies qui les compliquent et les dérangent. Suivant une pratique aveugle, toujours en butte à un tâtonnement continuel, il a une décourageante alternative de succès et de revers ; il trouve à chaque pas les marques certaines de son insuffisance ; il ne lui reste plus que les regrets de n'avoir pas étendu les limites de son état, et de s'être concentré dans un cercle si étroit.

Circonstances qui paraissent favoriser le développement des maladies épidémiques, et influer sur leur génie.

Les maladies épidémiques de nature putride ou asthéniques, sont très-communes à Saint-Domingue. La difficulté que l'on éprouve à déterminer, d'une manière positive, quelles sont les circonstances propres à leur apparition, force le médecin observateur à hésiter sur l'opinion qu'il peut avancer; car, ne pouvant pas quelquefois donner des raisons satisfaisantes sur les causes productrices de ces constitutions médicales, il est obligé de les attribuer à des causes occultes.

Les maladies épidémiques paraissent tenir à un trouble insolite et soutenu dans les saisons antérieures; elles sont le plus souvent indépendantes des qualités sensibles de l'air pendant la constitution sous laquelle elles exercent leurs ravages.

On est porté à croire qu'elles peuvent tenir à des circonstances locales.

Presque toutes les villes, à Saint-Domingue, sont placées au bord de la mer; elles reçoivent continuellement les éfluves putrides qui s'élèvent des marais et des lagons qui les avoisinent; ces vapeurs délétères deviennent une source inépuisable d'épidémies de mauvais génie, lorsque les brises soufflent faiblement et sans régularité, que les pluies ne viennent point à arrêter la chaleur brû-

lante de l'atmosphère, et abattre ces émanations septiques qui attaquent si profondément le principe de la vie.

Les établissements qui sont destinés à recevoir les malades, sont en général placés dans des endroits bas et insalubres; l'air y circulant difficilement, ne peut renouveler celui qui est vicié par le séjour d'un plus grand nombre d'hommes, réunis le plus souvent dans un espace trop étroit.

La privation des choses de première nécessité, et les affections de l'ame, peuvent encore les déterminer. *Zimmermann* et autres nous en fournissent des exemples.

Moi-même, j'ai été à même d'observer au môle Saint-Nicolas, dans les mois de thermidor et fructidor, une épidémie de fièvres rémittentes pernicieuses, qui ne pouvait être rapportée qu'à ces circonstances.

Les Anglais avaient bloqué ce port; on ne pouvait avoir aucune communication avec le quartier-général, qui se tenait au Cap français; les nègres avaient investi la place; la garnison fut privée de vivres frais; ceux que contenaient les magasins furent bientôt épuisés: elle fut réduite à manger du pain et des salaisons souvent de mauvaise qualité. Les hôpitaux étaient encombrés de blessés, de dysenteriques et de malades attaqués de la fièvre jaune: ces asyles dévorants ne renfermaient que le besoin, la douleur et la mort; les malades ne s'y rendaient que pour s'assurer de leur sépulture. Que ce service était rebutant pour les officiers de santé, qui n'avaient en leur pouvoir que les moyens de partager leurs peines, et de leur prodiguer des consolations! L'art devenait insuffisant pour le traitement de leurs maladies; le manque de médicaments, d'aliments substantiels de bonne qualité leur enlevait les secours qu'ils auraient employés victorieusement pour les soulager ou les guérir. Ces circonstances imprimèrent à la garnison une telle crainte, que le plus grand nombre des troupes qui la composaient fut atteint de l'épidémie, qui fut d'autant plus meurtrière, que le physique et le moral étaient affaiblis.

C'est ainsi que vivaient, sous un ciel qui leur était étranger, des hommes sans cesse tourmentés par le souvenir d'un meilleur sort, et l'attente d'un avenir plus triste et plus malheureux encore.

Constitution météorologique des mois de Germinal, Floréal et Prairial an 11.

Les constitutions des saisons ont une influence si marquée sur le génie des maladies, que les unes et les autres doivent être constamment enchaînées dans leur histoire. Celui qui ne fait pas marcher ensemble leur étude, risque de s'égarer à chaque pas sur la route des épidémies. *Hippocrate*, ce grand observateur, en avait tellement reconnu l'utilité, qu'il reccommande spécialement cette étude à ses disciples.

Quicumque artem medicam integrè absequi velit, primùm quidem temporum anni rationem habere debet, quantùm potentia quælibet eorum valeat (Non enim simile quidquam in illis existit; verùm differunt invicem propter varias quæ in eis fiunt mutationes.)

Hipp., de Aëre, Aquis et Locis.

Pendant les six premiers mois de l'année, il régna à Saint-Domingue une sécheresse extrême; la chaleur fut dévorante; cet état de l'atmosphère imprima un caractère de malignité à toutes les maladies.

M. *Desportes*, qui a pratiqué pendant long-temps dans les Antilles, avait observé que, lorsque la constitution sèche établissait trop long-temps son empire, elle rendait les maladies épidémiques dangereuses et meurtrières.

Germinal.

Les premiers jours de ce mois furent brûlants; l'atmosphère n'était agitée que par le vent du sud, qui soufflait faiblement.

Le 5, dans l'après-midi, une pluie très-forte, amenée par le vent du sud, abattit la grande poussière qui s'élevait de la terre desséchée, et qui couvrait la ville du Port-au-Prince et ses environs.

Ensuite on eut de la sécheresse, du calme, et toujours du soleil jusqu'au 27.

Le 27, à quatre heures de l'après-midi, des nuages s'amoncelèrent sur la cime des mornes qui avoisinent la ville; le soleil s'obscurcit, le tonnerre gronda, l'orage creva, et il tomba beaucoup d'eau.

Le lendemain, le temps fut serein; le soleil reparut avec tout son éclat, et les chaleurs recommencèrent.

Le 30, il plut abondamment.

Le thermomètre de *Réaumur* indiqua 25 à 30 degrés.

Le baromètre se tint ordinairement entre 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{3}$, et 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Floréal.

La chaleur fut modérée les premiers jours de ce mois.

La brise de terre et du large souffla avec force et régularité.

Le 4, le soleil commença à brûler la terre; la chaleur était insupportable; on était dans des anxiétés extrêmes; on desirait le sommeil et on ne pouvait dormir; les animaux étaient haletants de chaleur; les vents étaient variables, brûlants, et soufflaient faiblement; ils passaient du sud à l'est et de l'est au sud.

Les 5, 6, 7, 8 et 9, même état dans l'atmosphère.

Le 10, sur les cinq heures du soir, des vapeurs s'élevèrent du côté de la mer, et furent se fixer sur la tête des mornes. Le vent du sud souffla avec force, mais par intervalle; on sentit un bruissement dans l'air; les cieux présentaient l'image effrayante de la nuit; la terreur, la consternation régnaient partout; tout gardait un silence d'effroi; les hirondelles de mer effrayées cherchaient un asyle vers la terre; les éclairs et le tonnerre succédèrent bientôt à ce calme; on ressentit quelques secousses de tremblements de terre;

la mer était fortement agitée ; enfin, l'orage éclata, et une pluie grosse et abondante fut la crise de cette révolution atmosphérique.

Les 11, 12, 13 et 14, le soleil se cacha vers le soir ; des orages épouvantables éclatèrent sur la ville, et il tomba beaucoup d'eau.

Ensuite, le calme vint ; la chaleur augmenta ; l'affaissement et la langueur qui en résultèrent, furent à peine mitigés par le souffle léger des vents de terre et de mer.

Le 20, un grand orage dissipa cet état de mollesse et d'abattement ; l'air fut rafaîchi par un coup de vent du nord.

Les dix derniers jours furent tempérés ; les fréquents orages arrêtèrent la chaleur brûlante, qui, sans ces variations atmosphériques, aurait repris son empire.

Le thermomètre indiqua 28 à 30 degrés.

Le baromètre se tint presque toujours entre 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, et 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Prairial.

Les six premiers jours de ce mois, le temps fut très-variable ; les coups de vent du sud furent friquents et rarement sans pluie.

Les 7, 8, 9, 10 et 11, la chaleur fut plus modérée.

Les 12, 13, 14 et 15, le temps fut calme, la chaleur plus vive ; le vent d'est souffla faiblement.

Les 16, 17 et 18, même état dans l'atmosphère.

Le 19, sur les deux heures de l'après-midi, le vent du sud entraîna devant lui une grande quantité de nuages ; il augmenta en force vers les quatre heures : on fut menacé d'un orage qui éclata dans l'intérieur de l'île.

Les 20, 21, 22, 23 et 24, le temps fut variable, les vents furent tantôt à l'est, tantôt au sud ; il tonna beaucoup, mais ces orages furent sans pluie.

Le thermomètre de *Réaumur* indiqua 25 à 30 degrés.

Le baromètre se tint ordinairement entre 28 pouces 2 lignes $\frac{1}{2}$, et 28 pouces 3 lignes $\frac{1}{2}$.

Observations sur la chaleur qui règne en Amérique.

En Amérique, la plus grande chaleur de la journée, indiquée par le thermomètre, est ordinairement à une heure ou une heure et demie pour le plus tard : elle commence quelquefois à être dans sa plus grande force dès les onze heures du matin ; les exemples du contraire sont très-rares, à moins qu'il ne survienne quelque cause accidentelle.

Depuis le lever du soleil jusqu'à une heure de l'après-midi, la chaleur augmente de plus en plus ; et, depuis ce moment jusqu'au coucher du soleil, elle diminue sensiblement : mais après le coucher du soleil, à peine y a-t-il quelques changements dans la température de l'air. La fraîcheur des matinées ne diffère pas ordinairement de celle des soirées, si l'on peut appeler fraîcheur une diminution de 3 à 4 degrés. On est donc comme assuré de retrouver le thermomètre, le matin, presque au même point où il était, la veille, à huit ou neuf heures du soir.

C'est surtout dans l'île de Saint-Domingue que les indications du thermomètre s'accordent peu avec nos sensations. Ce n'est pas, à proprement parler, la chaleur actuelle du climat qui décide de celle qu'on y ressent : c'est le vent qui rafraîchit tant qu'il souffle ; s'il se calme, ou si on est à l'abri, on ressent alors la chaleur dans toute sa force.

Tous les vents ne procurent pas ce soulagement : il ne faut l'attendre que du vent d'est, ou de ceux qui en participent, et presque point de tous ceux qui tiennent du sud. Ces vents sont moins constants et moins réglés que ceux de la partie de l'est.

Cette différence de la chaleur, désignée par le thermomètre, à celle qui est indiquée par nos sensations, m'a porté à croire qu'il était préférable de distinguer la température de l'air chaque jour,

d'après les sensations qu'éprouvaient les personnes qui habitaient, comme moi, depuis peu de temps, la colonie; on connaîtra par là l'effet que produit sur nous le vent dans cette partie de la zône torride; et on ne sera pas étonné que je désigne comme tempérés des jours qui, sur l'indication du thermomètre, seraient en France les plus chauds de l'été.

Il eût été impossible d'habiter sous la zône torride, à cause des chaleurs excessives, si la nature n'avait remédié à cet obstacle : dans l'espace de vingt-quatre heures, deux vents opposés se succèdent régulièrement; l'un et l'autre rafraîchissent l'air. Le premier ne se lève que vers les neuf et dix heures du matin; il augmente à mesure que le soleil monte sur l'horizon, diminue à mesure que cet astre baisse, et se calme au soleil couchant. L'autre vent lui succède, et souffle du côté opposé jusqu'au lendemain matin. Le vent qui souffle le soir du côté opposé, est celui que l'on appelle le vent de terre ou la brise de terre; celui, au contraire, qui commence tous les jours vers les neuf heures du matin, a été nommé le vent du large ou la brise du large.

Les pluies contribuent aussi à tempérer la chaleur brûlante du climat. Là où rien ne fait obstacle au vent d'est, il chasse les nues à mesure qu'elles se forment, et les oblige d'aller crever dans les bois ou sur les mornes. Lorsque les vents du nord ou du sud viennent troubler son empire, il pleut abondamment : ces pluies, à la vérité, rafraîchissent l'air; mais elles causent une humidité constante, dont les suites sont également incommodes et funestes.

HISTOIRE DE LA MALADIE.

Une exaltation de sensibilité, un mal-aise général, des lassitudes, une douleur de tête accompagnée, chez quelques malades, d'anorexies et de nausées; tels étaient les symptômes précurseurs de cette maladie, qui quelquefois n'était accompagnée d'aucun prodrome.

Dans d'autres circonstances les symptômes prenaient un caractère plus prononcé; alors, elle préludait par des frissons, qui rarement s'élevaient jusqu'au rigor, une douleur gravative à la tête, des vertiges, de l'abattement, de la morosité; un air d'ivresse, de stupeur; un sommeil fatigant, troublé par les rêves et les idées de la mort; la langue était blanche, visqueuse et encore humide, la respiration un peu gênée.

Le quatrième jour fut souvent marqué par des hémorrhagies nasales. Le *stillicidium* était d'un bien mauvais augure; ce symptôme annoncait le plus souvent la mort. *Hippocrate* observa ce phénomène chez plusieurs malades, dont il parle dans son premier livre des maladies populaires (1) et dans son livre des prédictions (2).

(1) *In physico enim et epaminone ac sileno quartâ aut quintâ die, parùm de naribus stillavit sanguis, et moriebantur.* De morb. pop. lib. 1.

(2) *Nasus in iis distillans perniciosus, tùm aliàs, tùm quarto ab initio die.* Lib. prœdict. n.° 1.

Si le mal faisait des progrès, il survenait d'autres accidents : du septième au onzième jour, prostration des forces, battement très-fort des carotides, des alternatives de rougeur et de pâleur au visage, teinte rougeâtre à la conjonctive, déterminée par le gonflement des petits vaisseaux qui arrosent cette membrane ; l'haleine était fétide, la langue sale, le pouls petit et retiré; il survenait des accès de fièvre plus forts le soir et la nuit, affectant ordinairement le type tierce ou double tierce; la peau était sèche, aride et d'une chaleur mordicante ; il s'élevait quelquefois sur la périphérie du corps, des pétéchies qui tantôt étaient insignifiantes, tantôt très-dangereuses, mais jamais critiques; le ventre devenait tendu, il y avait de légers mouvements convulsifs dans les doigts, presque toujours trouble dans les fonctions de l'entendement; un délire tantôt gai et léger, tantôt triste et sombre, souvent furieux, quelquefois présentant successivement ces divers caractères, s'établissait; borné chez la plupart aux exacerbations, il n'éprouvait plus de rémission chez d'autres; ce symptôme était souvent prévenu et toujours affaibli par des hémorrhagies nasales un peu considérables. Le *stillicidium* aggravait le délire et l'état du malade.

Du onzième au dix-septième jour, si les forces médicatrices de la nature et de l'art ne produisaient pas quelques changements avantageux, les symptômes augmentaient et s'accroissaient; les forces s'abattaient; on observait des défaillances; les yeux étaient ternes, stupides, quelquefois larmoyants, chassieux, et d'une inégale grandeur; la figure pâle et décolorée, soubresauts des tendons, tremblement des mains, tendance à se découvrir, à plier et à ramasser la couverture; le pouls était faible, tremblottant, surtout à l'issue des redoublements; la respiration difficile et stertoreuse; le sang découlait des narines par grosses gouttes; la langue était sèche, noire dans son milieu et rouge sur ses bords; l'œsophage se resserrait, et le malade montrait une insensibilité absolue pour les liquides; l'abdomen se météorisait, les déjections étaient involontaires, et répandaient une odeur infecte; les urines rouges, troubles ou claires;

il survenait dans différentes parties du corps des plaques violettes semblables à des meurtrissures ; le corps était inerte ; le malade couché sur le dos ne se retournait plus, et s'abandonnait à son propre poids, qui l'entraînait aux pieds du lit ; des sueurs froides, visqueuses, mouillaient la tête et différentes parties du corps ; les membres étaient glacés, les côtes chaudes ; et la mort terminait cette longue chaîne de phénomènes.

D'autres fois elle avait à son invasion une marche plus précipitée ; les symptômes se développaient avec un appareil plus dangereux ; les malades auraient certainement péri au troisième ou au quatrième redoublement, si je n'avais porté un prompt secours : elle prenait ce caractère pernicieux chez les blessés qui avaient supporté une grande opération, ou qui avaient des plaies qui présentaient de grandes surfaces, ou à la suite de fortes commotions.

Dans ces circonstances, les périodes d'inflammation et de suppuration étaient passés, ou déja bien avancés, lorsque les premiers signes de la fièvre rémittente commençaient à se montrer.

La fièvre était intense, les exacerbations procédaient par un mouvement accéléré, montaient avec précipitation vers leur augment pour descendre avec la même facilité vers leur déclin ; les malades éprouvaient des douleurs de tête vives et instantanées, des vertiges, des rêves continuels avec un réveil en sursaut. Plusieurs demandaient ou cherchaient des armes pour combattre un ennemi que leur imagination leur retraçait ; d'autres sautaient de leur lit pour éviter une mort qu'ils croyaient certaine, et ils tombaient à l'instant dans l'accablement de la prostration.

Quelquefois ils étaient livrés à un état extatique : sourds à la voix qui les interrogeait, indifférents pour tout ce qui les environnait, ils fermaient les yeux en laissant tomber quelques larmes ; et à l'instant ils semblaient atteints du sommeil de la mort, si la respiration qui existait encore ne les eût fait distinguer.

Ce reflux et cette concentration des puissances nerveuses vers l'organe cérébral, ne tardait pas à déterminer le délire comateux.

Cet état carotique survenait tantôt dans le commencement, tantôt dans l'augmentation du redoublement; il s'accroissait et diminuait avec lui: il résistait souvent aux plus forts excitants, et devenait meurtrier, à mesure que les accès anticipaient les uns sur les autres, et que la fièvre tendait à la continuité.

C'était du second au troisième jour, que les espèces de rémissions commençaient à être moindres, et les paroxysmes à se succéder ou à se suivre plus promptement; après un certain nombre de révolutions fébriles, ils gagnaient les uns sur les autres, au point qu'ils ne laissaient plus entr'eux qu'une faible démarcation. Cette célérité dans le mode de rémission ou dans celui des redoublements, était très-propre à m'éclairer sur le caractère plus ou moins pernicieux de la fièvre, et sur l'indication des moyens curatifs que je devais employer pour la combattre.

Si les phénomènes augmentaient en force, la langue devenait sèche, tremblottante, retirée vers sa base: elle se couvrait bientôt d'une couche plus ou moins noirâtre, épaisse et raboteuse, qui couvrait peu à peu les dents et les gencives, et formait ce rebord gluant dont parle *Hippocrate*, sous le nom de *lentores circà dentes*. Cette croûte s'étendait encore sur les lèvres qui se fendillaient et étaient comme grillées : la face se décomposait et prenait un air cadavéreux (1), le pouls était petit et intermittent; quelquefois il conservait son état naturel; le ventre se ballonait.

L'irritabilité musculaire, frappée par le principe délétère, semblait menacer de s'éteindre; ou bien des phénomènes nerveux d'une irrégularité extrême et d'un présage funeste, annonçaient que les forces de la vie étaient attaquées dans leur principe, et qu'il ne restait plus que d'être spectateur d'une mort certaine.

Plusieurs même ont éprouvé tous les symptômes d'hydrophobie

---

(1) On doit attribuer à la chute rapide des forces toniques, les grands changements qui se font dans le visage, qui en decomposent l'ensemble chez les hommes qui sont frappés de maladies funestes.

et la plupart d'entr'eux sont morts dans les convulsions les plus horribles. Non, jamais la mort ne s'est présentée à mes yeux sous un aspect aussi hideux!

Le type rémittent était celui qu'affectaient ordinairement ces fièvres, comme je l'ai énoncé dans un des paragraphes précédents. On observait une constance régulière dans les retours de ses périodes, qui semblaient être le plus souvent assujéties à suivre le type quotidien. Ainsi les exacerbations revenaient chaque jour. C'était ordinairement le soir qu'elles se faisaient sentir : les paroxysmes présentaient deux modes différents qui s'alternaient, de manière que deux paroxysmes également forts étaient croisés par deux autres plus faibles; dans ce cas, les redoublements paraissaient appartenir à deux fièvres distinctes, et affecter la forme des doubles tierces. Il n'y en avait ordinairement qu'une qui fût vraiment pernicieuse; l'autre était ordinaiement moins grave.

Influence de la maladie sur la plaie.

Il y a une connexion si intime entre tous les phénomènes de l'économie animale, que les désordres qui se manifestent dans chacun d'eux, coïncident souvent pour aggraver une autre affection. Si le médecin isole ces phénomènes par l'analyse, c'est pour mieux en saisir le caractère et le genre de dérangement qui leur survient.

L'influence que cette maladie avait sur la plaie; les changements et les phénomènes qu'elle produisait, étaient annoncés par une douleur locale vive et instantanée; l'acte de la suppuration était dérangé; la plaie n'élaborait plus un pus de bonne qualité; une couenne jaunâtre, lardacée, parsemée de petits caillots de sang, la recouvrait; les bords, d'une sensibilité exquise, se gonflaient et se renversaient; il en découlait une humeur ichoreuse et putride qui enflammait les parties saines qu'elle touchait; elle changeait

de couleur à raison de la gravité de la maladie; elle était entourée d'un cercle rouge qui prenait différentes couleurs, suivant que les symptômes adynamiques étaient plus ou moins prononcés.

Si l'inflammation était très-vive, et que la plaie se trouvât à un membre supérieur ou inférieur, les vaisseaux lymphatiques s'irritaient; cette irritation était marquée par un sillon couleur de rose, qui s'étendait jusqu'aux glandes qui étaient les plus en rapport avec elle; elles s'enflammaient, elles s'engorgeaient, et venaient souvent en suppuration, lorsque la maladie avait une solution heureuse.

La plaie était dévorée par une chaleur brûlante; le malade ne pouvait conserver aucune position; il était dans des anxiétés alarmantes; il ne pouvait dormir ni le jour ni la nuit; sa sensibilité était exaltée; lorsque cet état nerveux était trop long-temps soutenu, et que les anti-spasmodiques, les calmants, étaient sans effet, la fièvre se caractérisait par une telle gravité, que les moyens thérapeutiques étaient quelquefois impuissants.

Alors, la plaie se desséchait et ressemblait à du bœuf grillé; les éfluves putrides qui s'en élevaient, avaient une odeur cadavéreuse; aussi je recommandais aux officiers de santé chargés des pansements, de prendre des précautions lorsqu'ils découvriraient les malades pour renouveler les appareils, et de faire apporter hors des salles les linges qui avaient servi à bander les plaies. Malgré cette attention, plusieurs ont été atteints de la contagion : on sait d'ailleurs que le génie contagieux est spécialement affecté aux fièvres putrides malignes, et que les plaies qui laissent continuellement échapper des vapeurs putrides, rendent bien plus actifs le venin septique.

La douleur était assujétie à un ordre paroxystique; elle avait plus d'intensité le soir ou la nuit, époque à laquelle l'exacerbation de la fièvre rémittente avait lieu; elle ne diminuait qu'à la fin du redoublement.

Elle était encore subordonnée aux variations atmosphériques; lorsque le temps était à l'orage ou à la pluie, la douleur n'éprouvait aucun amendement.

Au moment de l'invasion du redoublement, le malade ressentait un *aura* qui semblait prendre son origine à la plaie, fuyait le long du dos, et se répandait dans toutes les parties du corps.

Circonstances qui m'ont paru favoriser le développement de la maladie.

Les circonstances propres au développement de cette maladie m'ont paru tenir à la constitution atmosphérique, à des circonstances locales et à la disposition des individus.

L'atmosphère convenable est celle qui est formée par un air chaud et humide, au milieu duquel le corps vivant se trouve sans énergie.

Huxham s'exprime ainsi sur cette qualité de l'air : *Meritò prorsùs ab ultimâ antiquitate talis atmosphericæ constitutio reputata fuit pestilens.* De Aëre et morbis, épid. proleg.

Ce sont ces effets et cette continuité de chaleur presque toujours humide qui règne à Saint-Domingue, qu'on ne saurait représenter lorsqu'on ne l'a pas éprouvée. Les facultés morales et physiques sont affaiblies; les forces s'épuisent par des sueurs et des transpirations abondantes; l'organe cutané, doublement énervé par cette chaleur humide, semble lui seul absorber tous les fluides de l'économie animale; rien ne les répare; le sang se dépouille de ses principes vivifiants; les organes de la digestion sont frappés d'une faiblesse directe; leurs fonctions se ralentissent; leurs produits se dépravent, et les humeurs contractent un genre d'altération qui les fait marcher à grands pas vers la décomposition.

Les circonstances locales tiennent à des *estèrs* (1) ou un sol

(1) Les estèrs sont des rivages de niveau avec la mer basse, et qu'elle couvre dans le flux; ces plages marécageuses sont couvertes de mangles, demeure d'une prodigieuse quantité d'insectes, de maringoins, de moustiques et de crustacées, dont les décompositions exhalent, avec les détritus des végétaux, des miasmes délétères, sources inépuisables de maladies de mauvais génie.

marécageux qui laisse, par l'écoulement de ses eaux, une grande surface bourbeuse et fétide en exhalaisons; ces circonstances comprennent encore le dégagement de toutes les substances animales et végétales en décomposition, et l'air vicié des hôpitaux.

La disposition des individus tient toujours à un état de débilité physique, ou à un découragement moral, qui empêche de résister aux causes d'infection. Cet état du corps et de l'ame ne contribuait pas peu à donner à cette maladie un caractère de malignité qui la rendait le plus souvent mortelle. Les historiens des maladies nous fournissent des exemples frappants de l'influence du moral sur le physique, et du physique sur le moral.

Cet état peut encore être déterminé par un concours de circonstances très-variées, telles que le passage d'un climat tempéré dans un climat brûlant; les exercices immodérés sous un soleil ardent; le passage brusque de la chaleur du jour à la fraîcheur des nuits; la mauvaise qualité des eaux et des aliments dont les soldats ont usé dans des circonstances impérieuses; l'abus des choses trop excitantes ou déprimantes.

La commotion qu'éprouvaient les soldats, lorsqu'ils étaient grièvement blessés, et les affections de l'ame, m'ont paru être les causes qui favorisaient plus promptement le développement de cette maladie, et les disposaient davantage à recevoir l'impression du caractère pernicieux de l'épidémie existante.

Les effets principaux de la commotion, sont de porter un ébranlement dans toutes les parties du corps qui en sont susceptibles, de produire un trouble dans la succession naturelle des fonctions de l'économie animale, de mettre le système nerveux dans un état d'exaltation, pendant qu'elle affaiblit le système entier des solides.

La crainte qu'inspirent aux blessés les grandes opérations chirurgicales, la douleur et les sensations pénibles qu'ils éprouvent en voyant couler leur sang, qui communiquent à leur ame des

impressions fortes et soudaines, qui donnent à la sensibilité un accroissement excessif ; cet état de l'ame était annoncé par des tremblements spasmodiques, et de phénomènes nerveux qui intervertissaient l'ordre des mouvements de la nature, qui devaient tendre vers la plaie, pour établir la fièvre de suppuration.

Une partie lésée dans l'acte de la suppression, attire et fixe sur elle toutes les forces de la nature : elle devient un centre d'action vers lequel tous les efforts des autres organes se dirigent; la nature ne saurait agir dans un ordre différent, sans altérer gravement le système de ses forces.

La fièvre pernicieuse survenant après ces atteintes du système organique, amenait une distribution de mouvements différents que celle qui était nécessaire pour le travail réparateur des plaies; elle partageait la nature entre deux affections différentes, qui détruisaient l'harmonie de ses efforts et l'inutilité d'action.

Pronostic.

La nature et le génie de cette maladie; le désaccord qui existait entre la sensibilité et l'irritabilité; leur exaltation et leur destruction apparente; l'état, souvent passif, du système artériel et rénal, qui conservaient leurs fonctions harmoniques au milieu de ce trouble; la tendance que la fièvre avait d'abandonner le type rémittent, pour devenir continue; le défaut de concentration des forces de la nature pour opérer une défense effective; la formation, au contraire, d'une multitude de points inégaux d'irritation, d'où résultaient constamment des symptômes anomaux.

Cet ensemble de phénomènes faisait que je pouvais établir un pronostic qui n'était pas rassurant, si l'art n'avait tout fait, et commandé le plus souvent à la nature.

Le début des symptômes nerveux avant le cinquième jour, signe de l'activité excessive du principe morbifique, présageait une gravité extrême dans les symptômes.

Le passage immédiat de la première à la troisième période ; faisait prévoir combien serait faible la réaction de la nature contre la maladie et le principe délétère.

Le délire borné aux exacerbations, qui n'était pas suivi d'un assoupissement profond, était d'un pronostic peu fâcheux.

Le délire qui succédait à l'assoupissement, indiquait que la sensibilité se réveillait et se reproduisait pour ranimer le système. Si, au contraire, l'assoupissement succédait au délire, c'était d'un mauvais augure; il annonçait que la nature allait succomber, et qu'elle n'offrait que de faibles efforts au principe destructeur qui l'attaquait.

Il était mortel, lorsqu'il survenait à une prostration générale des forces.

La surdité qui survenait après l'invasion du délire, offrait le présage ordinaire d'une bonne terminaison.

Les hémorrhagies étaient quelquefois avantageuses, lorsqu'elles survenaient dans les deux périodes de la maladie : tantôt elles prévenaient le délire, tantôt elles le diminuaient, ou le faisaient disparaître. Celles qui survenaient à la fin de la maladie, annonçaient une terminaison malheureuse. Les faits m'ont démontré que, quand la maladie avait une solution heureuse, la plaie offrait un point essentiel, vers lequel la nature dirigeait ses mouvements harmoniques. Cette terminaison favorable était annoncée par le ramollissement de ses bords, la disparition de l'inflammation, de la douleur, de l'eréthisme, et la secrétion d'un pus de bonne qualité.

Autopsie cadavérique.

L'anatomie pathologique ne me présentait pas un point d'instruction assez solide, pour fixer mon raisonnement sur le siége essentiel de la maladie ; dans les affections générales, la cause essentielle, portant le plus souvent une égale impression sur tout le

système, n'appuie pas assez sur un organe particulier, pour y laisser des traces de son passage : si j'ai rencontré quelques lésions organiques, je ne suis pas éloigné de croire qu'elles étaient relatives au symptôme grave qui avait signalé la maladie, lorsqu'elle prenait promptement le caractère pernicieux.

La décomposition des corps morts était si prompte, l'odeur infecte qu'ils exhalaient était capable de rebuter le médecin le plus courageux : cette circonstance m'a arrêté souvent dans mes recherches.

Analyse de l'histoire de la maladie.

On lui reconnaissait, comme je l'ai tracé dans un des paragraphes précédents, trois degrés d'intensité : au premier degré, c'était une fièvre adynamique simple. Elle présentait quelquefois, jusques au septième jour, une bénignité apparente; les symptômes se développaient avec une régularité, une énergie, qui annoncaient que la nature jouissait de toutes ses ressources, qu'elle déterminait une suite d'efforts propres à lui faire subir une solution prompte et heureuse. Le pouls était fort et développé, la face plus ou moins animée, la chaleur animale constamment excitée, avec des alternatives de frissons et de paroxismes réguliers, suivies d'une irritation gastrique plus ou moins vive; la tête était un peu embarrassée.

Dans le second degré, c'était la fièvre adynamique dans toute son intensité : les accidents étaient redoutables et multipliés; le paroxisme ou l'exacerbation fébrile était considérable; quelquefois une prostration effrayante lui succédait; des alternatives d'excitation ou de dépression de la chaleur animale, un délire taciturne, ou des retours irréguliers d'une affection comateuse; une suspension totale des fonctions des sens, de l'entendement, semblaient faire présager une terminaison funeste.

Au troisième degré, c'était la fièvre adynamique-ataxique dans toute sa gravité. Trois ou quatre redoublements la caractérisaient :

chaque redoublement ne conservait aucun rapport d'égalité, ni avec celui qui précédait, ni avec celui qui devait suivre : il anticipait sur le premier pour le temps de son invasion et de sa durée ; il le surpassait pour le nombre et l'intensité des symptômes ; il se prolongeait vers le suivant qui se trouvait plus rapproché, et qui recevait encore un degré sensible d'augmentation ; ensorte que, d'un paroxisme à l'autre, les rémissions devenaient moindres ; les redoublements étaient plus forts, plus longs et plus rapides : le caractère de rémittence s'effaçait, et la fièvre semblait abandonner son type pour tendre à la continuité. La langue était rouge, ardente, couverte d'inégalités à sa surface, humide sur ses bords, âpre, noire et sèche au milieu : le pouls éprouvait beaucoup de variation ; tantôt il restait naturel, tantôt plein, serré, tendu, vibrant avec effort ; il ne perdait de sa force qu'après quelques paroxismes ; il devenait alors rare, faible, petit, intermittent et convulsif.

Les traits du visage se décomposaient et prenaient une forme hideuse ; les lèvres se renversaient, les yeux se fixaient, tout le corps frémissait, les organes voisins de l'origine commune des nerfs n'avaient plus que des mouvements violents et irréguliers, et c'était dans cette secousse faible et funeste que l'ame achevait de rompre sa chaîne.

Traitement.

La maladie ayant offert des caractères entièrement opposés dans ses trois périodes, les indications variant avec eux, ont nécessité l'emploi de méthodes curatives très-différentes.

Lorsqu'elle se déclarait, tant que la fièvre était forte, et que les accidents d'irritation gastrique existaient, je ne pouvais guère m'occuper d'autres choses que du soin de calmer par des boissons adoucissantes : il était peu de cas où les évacuants pussent être employés dans les premiers instants de la maladie.

Comme elle présentait toujours dans son principe des signes

évidents de turgescence stomacale, qui semblaient justifier leur usage, ces symptômes étaient trompeurs, lorsque je me reposais uniquement sur eux pour décider leur emploi; ils se manifestaient dans certaines dispositions du corps absolument opposées; ils étaient quelquefois produits par la sympathie des nerfs, ou par un excès d'organisme du système gastrique.

Avant de les ordonner, je faisais un ensemble des symptômes concomitants; je les comparais entr'eux après un examen et un calcul rigoureux : si la majorité des symptômes gastriques l'emportait, et que d'autres dispositions dépendantes de l'idiosyncrasie du sujet ne s'y opposassent point, je me croyais en droit de l'administrer.

Après avoir rempli ces indications, le tartrite de potasse antimonié était bien avantageux. *Pringle, Lind, Mouro* ont préconisé son emploi et ses heureux effets dans le traitement des maladies contagieuses. Par sa vertu évacuante, excitante, il augmentait les forces de l'estomac, qui chassait avec plus de facilité les matières hétérogènes qui y étaient contenues : son effet excitant s'irradiait sur tout le système de l'économie vivante, et déterminait quelquefois des sueurs abondantes qui étaient très-avantageuses. — Ce traitement n'était qu'une heureuse incitation des procédés de la nature, qui, livrée à elle-même chez des individus pleins de force et de vigueur, et qui n'avaient pas encore ressenti l'influence pernicieuse du nouveau climat qu'ils habitaient, a quelquefois choisi le vomissement et les sueurs pour voie de solution.

Plusieurs malades d'une constitution faible, qui avaient éprouvé des grandes suppurations, furent atteints, au début de la maladie, d'une diarrhée qui les fatiguait beaucoup. Je crus qu'il serait avantageux d'administrer dans cette circonstance l'ipécacuanha. Les résultats ne répondirent pas à mon intention; il augmenta la diarrhée, développa des cardialgies, des spasmes d'estomac et des vomiturițions : je ne trouvai de ressource, pour arrêter ces phénomènes nerveux, que dans l'administration de l'anti-émétique de *Rivière*,

de l'opium, du laudanum liquide de *Sydenham*, et de l'huile d'amandes douces. Frappé de cette contrariété, je poussai plus loin mon observation et mes recherches : je reconnus que l'ipécacuanha était mélangé avec celui qui croît à Saint-Domingue, qui possède une vertu drastique.

Ensuite j'avais soin d'assujétir ces malades, pendant deux ou trois jours, à des tisanes délayantes et adoucissantes. Cette précaution était d'autant plus nécessaire, que tout évacuant, quelque faible qu'il fût, donné sans cette attention, augmentait l'irritation gastrique, décidait des accidents funestes et quelquefois mortels.

S'il y avait un amendement dans les symptômes d'irritation, je faisais faire usage d'un doux minoratif et de quelques lavements rafraîchissants, rendus quelquefois laxatifs. Si ces remèdes produisaient quelques avantages, que la congestion des mauvais sucs fût encore prononcée, je les réitérais, observant toujours de ne pas trop affaiblir le malade.

L'administration des purgatifs dans cette période de la maladie, était constamment funeste : ils décidaient le plus souvent des évacuations excessives qui détruisaient les forces du malade, et ajoutaient, par leur action débilitante, à la faiblesse dont les miasmes contagieux avaient frappé l'économie animale.

J'ai eu recours pour quelques sujets, surtout à l'égard de ceux dans qui j'apercevais une faible disposition à la sueur; j'ai eu, dis-je, recours aux bains tièdes. Dans ces cas, j'y faisais mettre le malade durant l'intervalle du redoublement : j'en ai fait même mettre dans le fort de la fièvre ou à l'approche du délire; je faisais attention de bien examiner les différences qui arrivaient, soit au pouls ou au visage, pour ne laisser le malade dans l'eau que le temps qu'il convenait; à la sortie du bain, j'ordonnais qu'on les tînt chaudement.

C'était un heureux présage quand je voyais survenir, après le septième jour, des urines épaisses et sédimenteuses, des sueurs universelles, des affections cutanées, l'ictère, une hémorrhagie nasale,

un flux hémorroïdal; quand la sinergie des mouvements de la nature se tournait du côté de la plaie, que la suppuration se rétablissait; que le pus qui en découlait était blanc, homogène et de bonne qualité.

Si les symptômes augmentaient en force, et qu'à travers les accidents d'irritation, je découvrais ceux de prostration, et si le caractère gastrique persistait, je saisissais le moment de la rémission du redoublement, pour administrer le quinquina combiné avec les sels neutres. J'ai retiré les plus grands avantages de cette combinaison: il résultait des évacuations d'autant plus salutaires, qu'elles n'énervaient pas les forces vitales, qui, par un effet révulsif, dégageaient la tête, qui, à cette époque de la maladie, s'embarrassait, surtout le soir, à l'approche du redoublement.

A quelque temps de la maladie que le délire ou l'assoupissement se déclarât, je les combattais par les anti-spasmodiques revulsifs et dérivatifs. C'est dans le traitement de ces affections nerveuses qu'il est essentiel de connaître les rapports symphatiques des systèmes, leur action et leur réaction mutuelles.

Ces symptômes annoncaient qu'il était instant de changer la direction des mouvements qui se portaient vers la tête.

C'est à ce titre que j'employais successivement les pédiluves tièdes, les fomentations chaudes, avec l'eau et le vinaigre sur les pieds et les jambes, les sinapismes et les vésicatoires sur ces mêmes parties.

Toutes les fois que je voyais paraître la rougeur de la face, des yeux, le battement des artères temporales, ou des carotides, que je remarquais une insensibilité de la pupille, la fréquence et la dureté du pouls, ces signes me faisaient apercevoir une congestion sanguine vers l'organe cérébral. Les sangsues posées aux tempes, la saignée à la veine jugulaire, au bras, l'ont presque toujours affaiblie ou dissipée (1).

(1) Les feuilles du ricin, *Ricinus palma christi*, LINN., trempées dans le vinaigre froid, et appliquées sur le front et la tête, étaient des réfrigérants

Un accident assez familier dans le cours de cette période, était la concentration des forces de la nature sur l'épigastre, qui décidait le météorisme du bas-ventre, quelquefois la rétention d'urine : des fomentations émollientes sur l'abdomen, des embrocations avec l'huile camphrée, des lavements de même nature ont suffi pour le dissiper, pour entretenir la liberté du ventre et le cours des urines. Si ces divers moyens n'étaient pas suffisants pour le ramollir, il était avantageux alors de donner, de demi-heure en demi-heure, une cuillerée à bouche, d'une potion composée avec l'huile d'amandes douces, le sirop de limon, le camphre, la liqueur minérale-anodine d'*Hoffmann*, et l'eau de fleur-d'orange.

L'application des vésicatoires aux hypocondres a suffi quelquefois pour enlever le spasme abdominal.

D'après l'histoire que j'ai donnée de cette maladie, on a remarqué que les phénomènes nerveux se développaient avec plus d'intensité du 11.e au 17.e jour, et que quelquefois l'époque n'était pas marquée d'une manière positive. A cette époque, l'art devait triompher du génie délétère; tout faisait connaître qu'il fallait venir augmenter les forces de la nature défaillante, rompre le défaut d'harmonie du système nerveux, imprimer aux symptômes une marche régulière, et tâcher à produire une terminaison plus favorable.

A cette époque, elle s'accompagnait de symptômes graves, tels que les spasmes, les convulsions, les soubresauts des tendons, les tremblements des mains; le pouls était faible, concentré, quelquefois intermittent, la respiration rare, stertoreuse ou singulteuse; le délire morne, silencieux, présentait différents caractères;

---

avantageux dans les douleurs de tête occasionnées par cette détermination trop vive du sang vers l'organe cérébral; on remarquait qu'elles excitaient une transpiration très-abondante de la partie sur laquelle elles étaient appliquées, qui soulageait beaucoup le malade.

on observait la stupeur de l'ame, des défaillances, des cardialgies, l'affaiblissement des sens, des altérations diverses de la chaleur animale, des sueurs froides et partielles. Ces symptômes pernicieux s'élevaient au plus haut degré pendant le redoublement; mais un d'entr'eux prédominait toujours sur les autres. Souvent le symptôme particulier qui prédominait dans cette fièvre de mauvais génie, n'était pas essentiel à la maladie, il survenait d'une manière accidentelle.

J'avais observé que les malades qui avaient antérieurement éprouvé des maladies qui avaient affecté un organe principal, le symptôme prédominant tirait son origine de l'organe qui avait été sujet à l'affection maladive.

La plaie était altérée dans sa consistance et dans sa couleur: elle devenait tantôt noire, tantôt molle et livide; si elle n'était pas affectée d'un prompt dessèchement, elle se couvrait d'une matière séreuse, fluide, grise, cendrée ou verdâtre, exhalant une odeur infecte. Ces effets généraux et constants me servaient à mesurer la malignité de la maladie.

Tout annonçait donc qu'il etait instant de détruire le principe malin qui frappait spécialement le système nerveux; de fixer le redoublement futur, dont les suites pouvaient être funestes, et d'avoir recours au quinquina. Le moindre délai dans l'exhibition de cette écorce, était quelquefois irréparable. Le temps de la rémission a été fixé pour son administration : je n'ai pas besoin d'accumuler les autorités, quand les faits parlent hautement pour cette méthode.

L'action du quinquina était d'autant plus énergique, qu'une plus grande partie de cette substance était administrée dans un temps plus court. La première dose du fébrifuge était telle, que je pouvais établir une confiance raisonnable sur son efficacité; car les suivantes, quoique données avant son invasion, se rapprochaient souvent trop de lui, pour que je pusse compter sur leur action. L'expérience m'a appris que, jusqu'à un certain point,

la dose suppléait au temps; plus l'intervalle du temps était court, plus la dose devait être grande. C'est à l'immortel *Torti* que nous devons la découverte de cette précieuse loi.

D'après ces principes, je partageais une once de quinquina rouge; la première prise, ou celle que je donnais dans le temps le plus éloigné du redoublement, était la plus forte. Ensuite je donnais le reste en portions successivement décroissantes, et dans un intervalle plus ou moins grand, selon la nature de la maladie, et la distance réciproque des redoublements.

Différentes circonstances paraissaient solliciter le mélange de certaines substances qui semblaient accroître son énergie.

Si les redoublements se développaient avec trop de prostration, sueurs froides, faiblesse et lenteur du pouls, je combinais la valériane avec le quinquina; d'autres fois, j'ai administré, sous le même rapport, le quinquina marié avec la serpentaire de Virginie dans du vin généreux.

Quelquefois le quinquina rencontrait des contradictions tellement puissantes, par l'irritation gastrique qu'il faisait naître ou qu'il accroissait, que je me voyais, pour ainsi dire, forcé d'y renoncer. Je tâchai de vaincre cet obstacle apparent, et de détruire cette sensation insolite de l'estomac. Je combinai le quinquina avec l'opium gommeux et la thériaque. Je me comportai de même, lorsque le ventre était trop libre; quand, malgré cette précaution, le malade continuait à le rejeter, la prudence m'invitait à l'essayer en décoction, en forme d'apozème. Si, administré sous cette forme, il excitait encore le vomissement, je le prescrivais en extrait; j'ordonnais une mixtion composée avec l'extrait de quinquina, le suc de limon, le sel d'absynthe, l'eau de fleur-d'orange, de mélisse, et les gouttes d'éther sulfurique. Quand ces différentes préparations ne pouvaient pas être employées avec avantage, j'avais recours aux lavements préparés avec l'écorce du Pérou : ils furent le plus souvent sans effet.

L'application des vésicatoires comme excitants, placés sur dif-

férentes parties du corps, était très-avantageuse : ils aidaient à relever les forces de la nature, et à augmenter ou favoriser l'action du quinquina. Quelquefois le principe délétère développait des phénomènes nerveux d'un bien mauvais présage, tels que le rire sardonique et le hoquet. Je donnais, dans cette circonstance, au malade, un bol composé avec le camphre, le nitre et le musc. Si le hoquet était presque continuel, je faisais appliquer sur le creux de l'estomac un épithème préparé avec la thériaque, le camphre et le musc, ou un vésicatoire, s'il résistait aux autres moyens.

L'assoupissement ou le délire comateux remplaçait souvent ces phénomènes nerveux; l'application d'un vésicatoire à la nuque fut presque toujours suivie de succès.

Lorsque cette maladie se rapprochait de la fièvre ardente, et qu'elle était accompagnée d'altération et de chaleur brûlante à la peau, de sécheresse à la langue, de difficulté d'uriner, de tension, d'élévation des hypocondres et des symptômes pernicieux, le quinquina, au lieu d'être utile, aggravait la maladie.

Placé entre ces deux écueils redoutables, je ne pouvais que prévoir, le plus communément, l'issue funeste de cette double affection. Réduit à faire une médecine de symptômes, je combattais alternativement celle des deux affections dont la marche devenait plus rapide et plus alarmante. Mais comme elles étaient d'une nature essentiellement opposée, le traitement, pour l'une d'elle, exaspérait les accidents de l'autre, et mes secours devenaient quelquefois impuissants.

Il arrivait de là que ce remède héroïque perdait son action spécifique. On ne peut nier que, quoiqu'il soit doué d'une action véritable, il ne puisse produire, suivant les cas dans lesquels il est employé, des effets absolument contraires.

Forcé de l'abandonner, je me contentais d'employer une méthode de traitement plus tempérante.

J'ordonnais des boissons adoucissantes, ou des limonades acidulées

avec les acides végétaux ; des petites prises de crême de tartre mariées avec le nitrate de potasse; des pillules faites avec la poudre tempérante de *Sthall;* des lavements rafraîchissants rendus légèrement laxatifs par la mélasse, les feuilles de médicinier (*Liatropha carcas*, LINN.), le tamarin, les sels neutres, et les frictions faites sur toutes les parties du corps avec des citrons ouverts. Les bains aidèrent plusieurs fois à enlever l'éréthisme. Je passais aux évacuants combinés avec les toniques, lorsque le spasme avait disparu, que la peau était moite, et que la langue était humectée.

Lorsque les signes d'irritation dissipés étaient remplacés par la prostration des forces et la tendance à l'adynamie, qu'il survenait des hémorrhagies trop considérables du nez, de la bouche, du fondement ou des parties de la génération, des plaques violettes, semblables à des meurtrissures, j'employais le quinquina en extrait et en décoction, les fleurs et racines d'arnica - montana, la serpentaire de Virginie, l'élixir de vitriol, les acides minéraux; à l'exemple de *Tissot*, d'*Huxham*, je les donnais à fortes doses, calculant toujours la quantité du remède à l'intensité de la maladie.

Les cordiaux, dont le vin est peut-être le premier, étaient employés comme des remèdes très-puissants dans l'état extrême d'abattement des forces. Souvent il ranimait la flamme vitale, lorsqu'elle était prête à s'éteindre. Lorsque tous ces moyens ne redonnaient pas à la nature son énergie, j'avais recours aux vésicatoires appliqués sur différentes parties du corps, comme rubéfiants et excitants.

Cependant je suis forcé de convenir que lorsque la maladie parvenait à ce degré d'adynamie, le traitement n'offrait souvent qu'impuissance et secours indirects contre cette affection.

La maladie terminée, il ne s'agissait plus que de prévenir les rechutes.

Les purgatifs furent avantageusement employés à cette époque, lorsque des signes évidents annonçaient la présence d'un reste de matière saburrale, qui aurait pu devenir le foyer d'une nouvelle infection ou la cause d'une rechute.

Dans les affections nerveuses, ou les maladies dans lesquelles le système sensitif a été vivement affecté par quelque cause irritante, l'estomac ressent une telle impression, que souvent la congestion saburrale qui les accompagne ne subit qu'une coction imparfaite. Comme la nature ne peut établir un ordre de mouvements assez puissants pour chasser le principe qui pourrait les renouveler, il est nécessaire d'avoir recours à ces remèdes. *Hippocrate* en recommandait l'emploi, lorsque la crise était imparfaite, et qu'il était demeuré dans l'économie animale quelque partie de la matière morbifique.

Souvent, quoique le stimulus des nerfs fût détruit ou émoussé, l'habitude qui leur avait été imprimée faisait que l'affection nerveuse revenait, quoique la cause stimulante fût écartée. Dans ce cas, le quinquina et les amers furent les correctifs de l'irritabilité des nerfs, et le temps amenait la désuétude.

J'ai vu plusieurs fois que les malades conservaient un état léthargique dans leurs convalescences, lorsque, dans leur maladie, ils avaient été atteints de l'assoupissement; je ne pouvais enlever cette habitude du système nerveux que par les fortifiants et les analeptiques; que d'autres ne pouvaient dormir, et que la faculté du sommeil leur était rendue, lorsque j'augmentais les forces par une nourriture plus abondante et par l'usage de l'opium.

Les convalescences furent en général longues et pénibles; elles étaient une suite naturelle de la maladie et de la profonde impression qu'elle avait portée sur le système.

Le régime diététique était proportionné à la violence, à l'affaiblissement radical des forces du système vivant, à l'âge, au tempérament, et à l'habitude que les malades avaient contractée.

Il était essentiel de leur faire observer une grande sobriété; pour peu qu'ils s'écartassent de cette règle, ils couraient risque de tomber dans des rechutes plus difficiles à guérir que la maladie primitive.

Les boissons vineuses, les doux cordiaux, les analeptiques étaient

tour à tour utiles; j'ordonnais les bouillons au riz, aux herbes, les crêmes de riz à l'eau, au sagou, aromatisées par la canelle, les bouillons des substances animales parvenues, par l'ébullition, à l'état de gelée, arrosée par le suc de citron; si les forces augmentaient, que la suppuration fût peu abondante et de bonne qualité, je passais aux aliments plus substantiels, mais d'une digestion plus facile. Le vin m'a paru être un des toniques les plus puissants. Je le regardais comme le régénérateur des forces de l'estomac, l'aliment le plus propre à avancer la convalescence.

Moyens que j'employai pour diminuer et arrêter la contagion.

Je fus forcé d'éviter l'encombrement de l'hôpital, d'entretenir, autant qu'il était possible, la propreté des salles; d'établir, au moyen des ventilateurs, une circulation d'air qui renouvelait continuellement celui qui était infecté; d'avoir encore recours à tous les moyens que la chimie moderne a fait connaître, sur lesquels le conseil de santé des armées a publié une instruction si utile; secours que M. *Guyton-Morveau* a si bien apprécié et développé; de faire laver exactement le corps des personnes qui demeuraient exposées à l'infection, avec l'eau tiède chargée du suc de citron. Cette précaution était surtout avantageuse, lorsqu'elles commencaient à ressentir les symptômes avant-coureurs de la maladie. Je les invitais d'opposer une ame forte aux alarmes qui précèdent toujours l'appréhension d'un mal dont la gravité se proportionne aux terreurs qu'il inspire.

Pansement des plaies compliquées de la maladie.

La doctrine des pansements est une des plus propres à distinguer le chirurgien dogmatique de l'empyrique, le hasard peut faire une cure heureuse : mais il n'y a qu'un vrai chirurgien qui soit capable d'apporter dans ses pansements les connaissances nécessaires, qui le rendent apte à connaître et à différencier les complications et les variations délicates que peuvent éprouver les affections externes.

Le chirurgien qui ne distingue pas que telle méthode de traitement ne doit être employée que lorsqu'il sera assuré qu'elle ne contredira pas les principes et les opérations de la nature, ne pourra se promettre que des succès incertains et des résultats malheureux.

L'oubli de ces préceptes fait le sujet des réflexions judicieuses de *Magatus*, dans son excellent ouvrage sur les *pansements des plaies*.

Chargé de la direction du service chirurgical de l'hôpital *Bel-Air*, après avoir eu des notions assez étendues sur l'épidémie régnante, et sur l'influence qu'exercait la fièvre rémittente pernicieuse sur les plaies, je ne tardai pas à m'apercevoir que le traitement curatif de ces affections externes n'était pas raisonné, et n'était fondé que sur une fausse analogie. Plusieurs officiers de santé avaient la ferme persuasion que les gangrènes étaient de même nature, et qu'elles exigeaient le même traitement. Au moindre changement qui survenait à une plaie, effet ordinaire de la fièvre qui la compliquait, ils ne voyaient qu'un commencement de pourriture : ils employaient alors les remèdes réputés capables d'arrêter la putridité : le quinquina, la térébenthine, les spiritueux, semblaient leur promettre un triomphe certain, ignorant peut-être l'influence de la maladie sur ces affections externes. Etonnés de l'insuffisance de leur méthode, alarmés par les symptômes pernicieux que prenait cette fièvre, ils passaient, pour la traiter, aux potions camphrées et à la décoction de quinquina. Comme ces moyens étaient insuffisants pour combattre le génie délétère, le malade ne tardait pas à succomber.

Je changeai le mode curatif qui était établi, et démontrai qu'on ne pouvait espérer un changement avantageux dans l'affection locale, que lorsque l'on aurait détruit la maladie qui la compliquait; que les gangrènes n'étaient pas de la même nature, et qu'elles ne tenaient pas à la même altération du système de l'économie animale; que mes observations me portaient à croire qu'on pouvait les distinguer : en putrides, celles qui tenaient à la dissolution des humeurs;

et en nerveuses, à un état d'exaltation ou d'irritation des nerfs; celles-ci accompagnaient ordinairement les inflammations bilieuses. Les premières demandaient pour leur traitement les anti septiques les plus actifs; et les secondes, les calmants et les anti-spasmodiques les plus puissants. Toutes les méthodes exclusives de traitement sont dangereuses en chirurgie comme en médecine. Les circonstances dans lesquelles peut se trouver le corps vivant, doivent apporter des modifications, et dicter des règles qui ne peuvent pas être toujours les mêmes.

D'après ces données, je rassemblai mes observations; j'en fis de nouvelles, en assez grand nombre, pour m'assurer de la vérité des faits principaux; je tâchai de les généraliser, et de bien distinguer ceux qui étaient essentiels, de ceux qui n'étaient qu'accessoires au sujet que je considérais; ensuite, je les liai ensemble, confirmai ou déterminai certains points équivoques, par des expériences, et formai le plan qui devait me guider dans le traitement des plaies compliquées de la fièvre rémittente pernicieuse.

Lorsque la plaie était dérangée par la fièvre rémittente, il s'établissait un ordre de phénomènes que j'ai tracés à l'article qui traite de son influence. La douleur, la tension, l'engorgement et l'inflammation, qui parvenaient avec célérité à leur apogée, les nuances variées qu'elle prenait annonçaient que la nature était troublée dans ses fonctions, et qu'elle ne pouvait établir un ordre de mouvements harmoniques, propres à vaincre l'action du génie délétère. Comme cette affection locale n'avait que des rapports très-indirects avec la pourriture d'hôpital, les anti-putrides, tels que le quinquina, les spiritueux, furent éloignés pour la combattre. J'employai avec succès les émollients, les bains locaux, la teinture de safran, dans laquelle j'avais fait digérer l'opium. Elle était recouverte par de la charpie mollette, imbibée de laudanum; les frictions huileuses camphrées, faites sur le membre lésé, ou aux environs de la plaie, furent suivis de grands avantages. Les pansements fréquents étant à charge à la nature, l'impression de l'air, et le renouvellment des appareils cau-

saient toujours des irritations qui ajoutaient aux phénomènes nerveux.

Il était rigoureusement nécessaire de faire coïncider le traitement local avec celui de la fièvre.

Tels sont les moyens que mon observation particulière, étayée de celle des grands praticiens, m'a fait opposer à la marche de ces fièvres rémittentes. Les succès nombreux que j'obtins, me prouvèrent la validité de ma méthode de traitement.

Il m'aurait été facile de rapporter à la fin de ce mémoire un grand nombre d'observations que mon expérience personnelle m'a fournies. C'est par réflexion que je m'en suis abstenu. Les observations particulières ne prouvent que ce qu'on veut leur faire prouver, et par-là même ne le prouvent jamais suffisamment. Lorsqu'en médecine l'on veut établir des vérités, je crois qu'on les doit appuyer sur l'expérience générale. C'est à ce témoin que j'en appelle, parce qu'il est vraiment irrécusable, et que tout le monde peut facilement le consulter ; au lieu que l'observation particulière peut avoir été ou mal faite ou mal jugée, c'est-à-dire, qu'elle tire toute sa force de celui qui la rapporte, et, par conséquent, elle ajoute en général très-peu à l'opinion de l'observateur.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

I.

Qui validis febribus decumbunt, his non antè febris remissionem pharmacum dare oportet. *De purg., sect.* XX.

II.

Quibus quidem benè ac largè sanguis per nares erupit, per hoc maximè servabantur, et nullum novi qui in hâc constitutione mortuus esset, si rectè ipsi sanguis profluisset. *De morb. pop. lib.* I.

III.

Quibus in febribus morbus regius septimâ, aut nonâ, aut decimâ quartâ die accedit, bonum, si non præcordium dextrum durum fiat; sin minus, non bonum. *Aph.* LXIV.

VI.

Quæ judicantur, et judicata sunt integrè, neque movere oportet, neque novare, neque medicamentis, neque aliis irritamentis, sed sinere. *Aph.* 20, *sect.* I.

V.

Si quis in laboriosa febre singultiat vel obtupescat, morbo laborat pessima. *Coac. prænot. lib.* I, *sect.* 17.

VI.

Quibus in febribus ardentes tremores facti fuerunt, mentis emotio solvit. *Lib.* VI, *aph.* 26.

VII.

Caput autem et manus et pedes, si frigida sunt, malum est; ubi venter et latera calida sunt. *Progt. n.°* 8.

VIII.

In morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Lib. VII, aph. sect.* 1.

E805
R459d
1-SIZE